

Biographie de l'abbé MOULIN Philibert
(1874/1936)



73^e Année. — N^o 18

Dimanche 3 Mai 1936

LA
SEMAINE RELIGIEUSE
DU DIOCÈSE DE POITIERS

Nécrologie. — *Un prêtre... M. l'abbé Philibert Moulin* (3 mai 1874-6 février 1936). — Tout le monde l'aimait ! et pour lui se réalise le mot de nos Saint Livres (1). « Memoria justi. cum laudibus » : *on ne peut se souvenir de lui sans le louer !* C'est qu'au point de vue naturel comme à celui du surnaturel, il avait reçu du bon Dieu et développé une forte personnalité. Très intelligent, doué d'une mémoire remarquable, il dut à ces avantages de pouvoir suivre ses condisciples malgré une santé précaire. Il fut absent de longs mois des classes de Montmorillon ; au Grand Séminaire il crachait le sang mais le Dr Buffet-Delmas en le couvrant de pointes de feu parvint à le guérir, si bien qu'il fut pris pour le service militaire. Comment utilisait-il les loisirs que lui faisait la maladie ? Esprit statistique, il recueillait toutes les données sociales, historiques, religieuses, géographiques qui pouvaient intéresser un catholique au temps de l'Encyclique *Rerum Novarum*. Il savait le nom de tous les évêques, de tous les académiciens, de la plupart des députés, des protagonistes du catholicisme social. Passionné dès lors pour les directions politiques et sociales de Léon XIII il devait leur rester fidèle toute sa vie.

Surveillant au P. S. de Montmorillon, il apprécia beaucoup ce foyer si vivant de vie intellectuelle et surnaturelle qu'animait encore l'âme si haute de M. Pascaud, l'éminent supérieur. Que de fois je l'ai entendu suivre et décrire avec minutie l'évolution morale des élèves dont il avait la garde ! Mais il avait toujours déclaré qu'il voulait faire l'apprentissage du ministère comme vicaire avant d'être nommé curé.

Il fut servi à souhait : on le plaça avec M. Cluzeau aux Aubiers. Il garda de la paroisse et du curé surtout un souvenir profond, ineffaçable, fait à la fois de reconnaissance et d'admiration : il ne resta qu'un an et demi, de 1901 à 1902 aux Aubiers : mais lui qui était déjà tout pénétré de surnaturel avait reçu une empreinte qu'il garda toujours et dont il aimait à parler en louant la bonté souriante et les qualités fortes et apostoliques de son curé.

A Joussé, pendant deux ans et 3 mois, de 1903 à mars 1905, il mit excellemment en œuvre ce qu'il venait d'apprendre à si

(1) Prov. 10, 7.

bonne école. Il avait trouvé des paroissiens très divisés soit par leur commerce, soit par la politique : on était à l'époque du combisme, où les gens ne s'aimaient guère. Il sut se faire tout à tous par des visites fréquentes surtout aux malades : il soignait particulièrement les fêtes religieuses : il s'intéressa aux jeunes gens, les amena bientôt à prêter leur concours au chœur et fonda peu après un groupe de Jeunesse catholique : ce qui lui permit, en de fréquentes réunions au presbytère, de faire beaucoup de bien aux jeunes. Son souvenir est encore très vivant là-bas et ce sont ces jeunes d'autrefois qui parlent encore le plus élogieusement de lui. Lui non plus ne les avait pas oubliés et par son testament il a demandé qu'une messe fût chantée à Joussé pour tous les paroissiens vivants et défunts qu'il a connus quand il y était curé. Ce trait ne peint-il pas au vif la bonté d'âme et l'esprit surnaturel de l'abbé Moulin ? Esprit méthodique et précis au service d'une charité inépuisable il n'oubliait rien ni personne.

A Luchapt en 1905 où son prédécesseur, M. Brisson, était resté 44 ans, il se sentit plus à l'aise : ne disait-il pas un jour qu'en évangélisant une seconde paroisse on est moins timide, et plus fort de l'autorité acquise et des expériences faites dans la première. L'esprit paroissial était plus homogène et plus chrétien aussi : il fut plus facile à l'abbé Moulin d'être lui-même. On dit encore de lui là-bas : « il était bon, charitable, et savait se faire aimer ». Il a toujours été regretté des habitants de cette chrétienne » paroisse et, la meilleure preuve, c'est l'assistance aux trois messes que lui a dites son successeur, les trois semaines « après sa mort : elles ont été très suivies car, disait-on à Luchapt, il était si bon, si compatissant, qu'il est juste qu'on prie pour lui. »

Il fut heureux de retrouver là-bas comme doyen de l'Isle-Jourdain le vénéré M. Mazereau que nous avons eu comme professeur au Grand Séminaire. Le bon doyen accueillit tout de suite l'idée de M. Moulin de faire un bulletin cantonal dont la rédaction et l'administration étaient tout entières à Luchapt. Cela nous servit bien au moment de la crise de la séparation. Mais chez M. Moulin elle fut paisible, car si la paroisse est bonne il est, lui, selon une de ses lettres, « ennemi de toutes violences qu'il considère comme opposées à l'esprit de l'Evangile. »

Cela lui permit de préparer pour 1908 la bénédiction par Mgr Pelgé de quatre belles cloches. La fête fut magnifique. Pour se reposer comme pour répondre aux aspirations de sa jeunesse il m'entraîna à Rome avec la France du travail, sous la direction de l'abbé Garnier.

Le délicieux voyage ! Sur nous planait le souvenir de M. Harmel, le Bon Père, et l'abbé Moulin put donner libre cours à son naturel : organisateur, il prenait toutes les initiatives, taquin,

il me harcelait à plaisir, et comme je cultivais souvent le paradoxe, je suscitais de sa part de magnifiques explosions d'indignation. J'entends encore deux bons curés du Nord qui, séduits par sa gaieté piquante et vive, s'étaient joints à nous, s'exclamer ahuris : « les deux poitevins sont extraordinaires : ils sont toujours à se houspiller et ne peuvent pas se séparer ». Il y a là un trait de caractère : avec ses amis, il allait avec feu jusqu'au bout de sa pensée. Ainsi plus tard, à Champdeniers, très indulgent, très bon, très large avec les âmes à conquérir, il semblait réserver ses reproches — oh ! toujours discrets — à ceux qu'il savait fidèles, mais un peu défaillants ; « car il estimait sans doute qu'il pouvait exiger davantage de ceux qui avaient plus reçu. »

J'ai nommé Champdeniers : c'est là qu'il a donné toute la mesure de son intelligence et de son cœur. Lui, à l'âme si ardente, une vraie sensitive, il sut s'adapter à ce milieu difficile où l'indifférence et le respect humain avaient fait tant de ravages, et ce ne fut pas pour se mettre au niveau des indifférents, mais pour les élever au sien et faire aimer le bon Jésus dans le prêtre. Il y était depuis deux ans quand survint la grande guerre : elle fut pour lui l'occasion de grands dévouements et de grandes fatigues : avec sa barbe déjà blanche il paraissait presque un vieillard : d'abord à Dijon, puis à Beaudiment, il la passa au service des blessés. N'ayant plus de famille, il donnait une part de ses permissions à sa paroisse et reprenant son bâton de pèlerin il consacrait le reste à visiter les sanctuaires de la Sainte Vierge. Sauf La Salette, trop inaccessible alors, je crois qu'il les a vus tous ; l'âme pénétrée d'admiration dans les grandes cathédrales et de piété filiale devant toutes les images de Notre-Dame. Ce fut un enchantement pour lui, et plus tard, méthodique et minutieux, il reconstitua tous ses voyages avec les innombrables cartes qu'il en avait rapportées. Dans le même ordre d'idées, il entreprit aussi une vaste compilation sur la Vie des Saints, faisant de son goût de collectionneur, un moyen de travail et d'alimentation surnaturelle.

Modeste — trop, je crois, car il doutait beaucoup de lui-même — il n'a pas fait de choses extraordinaires, remarque-t-on. Mais il savait apprécier les mérites et les qualités des autres et les encourager ou les louer franchement : jamais de détours en lui, mais, volontiers primesautier, il avait pour apprécier ou pour blâmer ces élans magnifiques que le héros de Molière reconnaissait « aux âmes vertueuses ». « Il fut *curé*, un curé soucieux « d'assurer sans cesse son service religieux, même quand la maladie rendait ce service pénible et difficile. Alors il n'hésitait pas « à faire appel au dévouement des curés voisins » et quand on allait alors le voir, il ne tarissait pas en témoignages de gratitude pour leur charité. Tant qu'il put marcher, au moment des deuils,

il allait prier près des morts et visiter la famille. En 1923, il fit donner une mission comme une grande œuvre d'apostolat et de prestige afin de montrer à tous que la religion n'est pas morte. *Domine, dilexi decorem domus tuæ* ! Seigneur, j'ai aimé le séjour de ta maison : c'est le sens hébreu : nous traduisons ordinairement : j'ai aimé la beauté de ta maison : ce fut vrai dans les deux sens pour M. Moulin. Il était heureux que son église fût consacrée à Notre-Dame et que ce fût un chef-d'œuvre de l'art roman. Il s'y plaisait et la voulait toujours plus belle : on lui doit la réfection de plusieurs vitraux : mais ce sont les âmes de ses paroissiens surtout qu'il voulait rendre belles. « Avoir compris ce que c'est qu'une âme ! Science redoutable qui change la vue du monde, le diminue, le grandit, et inspire « des pitiés sans nombre (1). » Rien ne le décourageait, obligé par la maladie qui gagnait progressivement, de quitter sa paroisse, non content de faire lire en chaire en partant des adieux magnifiques qui sont un chant de reconnaissance émue, et des conseils de haute vie chrétienne, il continuait par ses lettres d'aider son dévoué successeur, d'autant plus heureux de collaborer qu'il retrouvait en lui son esprit conciliant et sa foi généreuse. Il lui écrivait : « Sans doute les résultats seront restreints « et durs à atteindre. Mais quelle désespérance que de croire que « du moment qu'on ne peut tout atteindre, il ne faut pas cher- « cher à réaliser un peu. »

Ainsi à Thénèzay, entouré des soins vigilants des bonnes religieuses et de l'affection éclairée de M. le Doyen, il vit encore avec son cher Champdeniers qu'il a dû quitter en 1931 à bout de forces. Jamais depuis lors il n'a pu célébrer la sainte messe ; pendant quelques temps il pouvait se lever deux ou trois heures par jour, puis il finit par ne plus quitter son lit. Alors il fut tout simplement admirable. Il avait organisé sa vie heure par heure, méditation, chapelet, lecture, correspondance, T. S. F., tout était minutieusement réglé. Poursuivi par l'idée d'être utile encore il avait demandé à M. le Doyen de lui confier les garçons en retard : « J'ai là, écrivait-il, 18 garçons qui se groupent devant mon lit, mercredis et dimanches ; ils ont 8, 9, ou 10 ans et savent bien peu de choses. Que de familles négligentes ! » Le joli tableau n'est-ce pas ? Il vécut ainsi cinq ans, très anxieux des progrès de sa maladie, multipliant les précautions, mais prenant occasion des alertes qu'il redoutait pour renouveler courageusement le sacrifice de sa vie. *Fiat* ! est un mot qui revient souvent dans sa correspondance. Malgré la fatigue qu'elle lui cause, il y reste fidèle jusqu'au bout par affection pour ses amis. Et puis il y avait les grandes joies : « M. Vigué, écrit-il, est ici et il m'a fait

(1) René Bazin. *Notes intimes*. Revue des 2-Mondes, 15 fév. 1936, p. 790

faire une retraite. » Il fallait l'encourager à la confiance, il avait peur des jugements de Dieu : pourtant il restait gai et souriant et remplissait fort bien, comme sainte Bernadette, son emploi « d'être malade ». Il y paraissait si naturel et si vivant qu'un de ses bons amis qui le voyait souvent prétendait qu'il s'était « installé dans sa maladie ». Hélas le poète avait raison :

Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret...

A lui aussi, depuis si longtemps résigné, le sacrifice suprême coûta beaucoup : quand la paralysie dernière l'eut atteint le lundi 3 février, il eut une grande difficulté à communier ! il se confessa encore, en pleine connaissance, alors dit un témoin oculaire « Il se sentait perdu et il pleurait. » Pourquoi pleurez-vous ? lui ai-je dit, c'est la sainte volonté de Dieu qui vous « appelle. » — « Oh ! oui, dit-il, le plus tôt possible, car si je reste « longtemps paralysé que de peines je vais donner à la chère « sœur infirmière... » Le mardi, grâce aux remèdes, fut plus calme. Le mercredi, il demanda l'Extrême-Onction : « car je veux la « recevoir en pleine connaissance. » « Toute la communauté « était présente : il a suivi toutes les prières avec une grande « piété. La paralysie était complète, tous les membres sont « morts, par degrés, l'un après l'autre, seule le cerveau est resté « vivant jusqu'au bout. La sœur infirmière priait et lui faisait des « invocations bien touchantes. Il a fait généreusement le sacri- « fice de sa vie pour l'Eglise et la France, pour les Vocations sa- « cerdotales. La mort ne venait pas : c'est qu'il avait demandé « à Dieu de le faire souffrir beaucoup et en pleine connaissance « pour que ses souffrances fussent méritoires. Il faisait com- « prendre qu'il s'unissait aux prières qui étaient faites... Il bai- « sait le crucifix avec amour... » Il partit ainsi le jeudi matin, à 5 heures, comme un saint.

C'est ainsi que l'accueillit aussi sa chère paroisse de Champdeniers, où il a voulu reposer comme un père avec ses enfants. Malgré la circonstance d'un jour de marché, l'église était pleine : et pourtant il était parti depuis cinq ans. Cette fidélité dans la mort est à l'honneur de ses paroissiens et de sa vertu : il continuera de les aimer et de veiller sur eux et sur tous ses amis.

Qu'ils sont nombreux ! Conquis par sa bonté, par son dévouement et son esprit de foi. Je le revoyais avec son bon sourire de croyant pendant qu'il nous édifiait sur la terre et je l'imaginais dans son bonheur actuel en lisant ces lignes de R. Bazin : « Etre parmi les habitués de la grâce est déjà doux sur la terre... Vivre à jamais dans le royaume où le mal n'entre pas, où la vertu ne faiblit plus, où les élus s'aimeront les uns les autres !... »

J.-Léon Gibeaud.

